

Maurice BLANCHOT  
Le Livre à venir

III

ROUSSEAU

(p. 59) Je ne sais si, durant sa vie, Rousseau fût persécuté comme il le crut. Mais, puisqu'il n'a manifestement pas cessé de l'être après sa mort, s'attirant les passions hostiles et, jusqu'à ces dernières années, la haine, la fureur déformatrice et l'injure d'hommes apparemment raisonnables, il faut bien penser qu'il y eut du vrai dans cette conjuration d'hostilité dont il se sentit inexplicablement la victime. Les ennemis de Rousseau le sont avec un excès qui justifie Rousseau. Maurras, le jugeant, s'abandonne à la même impure altération qu'il lui reproche. Quant à ceux qui ne lui veulent que du bien et se sentent d'emblée ses compagnons, nous voyons, par l'exemple de Jean Guéhenno, combien il leur est malaisé de lui rendre justice. On dirait qu'il y a en lui quelque chose de mystérieusement faussé qui rend furieux ceux qui ne l'aiment pas et gênés ceux qui ne veulent pas lui faire tort, sans qu'ils puissent parvenir à être sûrs de ce défaut et précisément parce qu'ils ne peuvent en être sûrs.

J'ai toujours soupçonné ce vice profond et insaisissable d'être celui auquel nous devons la littérature. Rousseau, l'homme du commencement, de la nature et de la vérité, est celui qui ne peut accomplir ces rapports qu'en écrivant; écrivant, il ne peut que les faire dévier de la certitude qu'il en a; dans cette déviation dont il souffre, qu'il récusé avec élan, avec désespoir, il aide la littérature à prendre conscience (p. 60) d'elle-même en se dégageant des conventions anciennes et à se former, dans la contestation et les contradictions, une rectitude nouvelle.

Bien sûr, tout le destin de Rousseau ne s'explique pas par là. Mais le désir et la difficulté qu'il eut d'être vrai, la passion de l'origine, le bonheur de l'immédiat et le malheur qui s'ensuivit, le besoin de communication renversé en solitude, la recherche de l'exil, puis la condamnation au vagabondage, enfin l'obsession de l'étrangeté font partie de l'essence de l'expérience littéraire et, à travers cette expérience, nous apparaissent plus lisibles, plus importants, plus secrètement justifiés.

Le remarquable essai de J. Starobinski me semble confirmer ce point de vue et le mettre en valeur avec une richesse de réflexions qui nous éclairent non seulement sur Rousseau, mais sur les singularités de la littérature qui prend naissance avec lui (1). Ceci est déjà manifeste: dans un siècle où il n'est presque personne qui ne soit grand écrivain et qui n'écrive avec une maîtrise aisée et heureuse, Rousseau est le premier à écrire avec ennui (2), et le sentiment d'une faute qu'il doit aggraver sans cesse pour s'efforcer d'y échapper. «...*et dès cet instant je fus perdu*». Parole dont l'excès ne nous trouve pas incrédules. En même temps, si toute sa vie malheureuse lui semble sortir de l'instant d'égaré où il eut l'idée de concourir pour l'Académie, toute la richesse de sa vie renouvelée a son origine dans ce moment d'altération où il "*vit un autre univers et devint un autre homme*". L'illumination de Vincennes, le "*feu vraiment céleste*" dont il se sent enflammé, évoque le caractère sacré de la vocation littéraire. D'un côté, écrire, c'est le mal, car c'est entrer dans le mensonge de la littérature et la vanité des mœurs littéraires; d'un autre côté, c'est se rendre capable d'un changement ravissant et entrer dans un rapport nouveau d'enthousiasme (p. 61) "*avec la vérité, la liberté et la vertu*": cela n'est-il pas très précieux? Sans doute, mais c'est se perdre encore, puisque, devenu autre qu'il n'était -un autre homme dans un autre univers- le voilà désormais infidèle à sa vraie nature (cette paresse, cette insouciance, cette instable diversité qu'il préfère) et obligé de se laisser emporter dans une recherche qui n'a pourtant d'autre objet que lui-même. Rousseau est étonnamment conscient de l'aliénation qu'entraîne l'acte d'écrire, aliénation mauvaise, même si c'est une aliénation en vue du Bien, et très malheureuse pour celui qui la subit, comme tous les Prophètes avant lui n'ont pas manqué de s'en plaindre au Dieu qui la leur imposait.

J. Starobinski note parfaitement que Rousseau inaugure ce genre d'écrivain que nous sommes tous plus ou moins devenus, acharné à écrire contre l'écriture, "homme de lettres plaidant contre les lettres", puis s'enfonçant dans la littérature par espoir d'en sortir, puis ne cessant plus d'écrire parce que n'ayant plus la possibilité de rien communiquer.

## La passion errante.

Ce qui est frappant, c'est que cette décision, au début très claire et très délibérée, se révèle liée à une puissance d'étrangeté sous la menace de laquelle il perdra peu à peu tout rapport stable avec soi. Dans la passion errante qui est la sienne, il passe par plusieurs stades caractéristiques. Après avoir été le marcheur innocent de sa jeunesse, il est l'itinérant glorieux qui va de château en château et ne peut se fixer dans le succès, lequel le chasse et le poursuit. Ce vagabondage de la célébrité -celui de Valéry allant de salon en salon- est si contraire à la révélation qui l'a conduit à écrire qu'il veut s'en retirer par une fuite exemplaire et spectaculaire: la fuite mondaine hors du monde, la retraite publique vers la vie de la Forêt. Essai de «réforme personnelle» auquel il est facile de trouver des motifs qui le rendent suspect -et (p.62) finalement pourquoi cette rupture et cette solitude d'apparence? Pour écrire encore, faire de nouveaux ouvrages, établir de nouveaux liens avec la société. "*L'ouvrage que j'entreprenais ne pouvait s'exécuter que dans une retraite absolue.*»

Se servir du mensonge littéraire pour dénoncer le mensonge social est, il est vrai, un très vieux privilège hérité des Sceptiques et des cyniques. Mais Rousseau, tout en empruntant aux Anciens une tradition qu'il connaît, ne pressent pas moins qu'avec lui et par le défi solitaire auquel elle le voue, la littérature va s'engager dans une aventure nouvelle et révéler d'étranges pouvoirs. Dans l'exil dont il prend le parti par une décision méthodique et presque pédagogique, il est déjà sous la contrainte de cette force infinie d'absence et de cette communication par rupture qu'est la présence littéraire: lui qui se veut l'être de la transparence, il ne peut qu'il ne se cache et ne se rende obscur, étranger non seulement aux autres pour protester contre leur étrangeté, mais bientôt à lui-même. "*Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher...*" Si, par la suite, ce parti pris de rupture devient une séparation, qui lui est maléfiquement imposée, si le monde dont il s'est rendu absent un peu arbitrairement, lui revient comme le monde truqué de l'absence et de l'éloignement, si enfin, ayant joué à parler pour faire entendre sa singularité silencieuse, il se heurte au "*silence profond, universel*", "*silence effrayant et terrible*» qui lui dérobe le mystère qu'il est devenu, il n'est pas interdit de voir dans cet épisode, anormal sans doute, la vérité extrême du mouvement qu'il a dû poursuivre et le sens de cette nécessité errante qu'il a le premier rendue inséparable de l'expérience littéraire.

Qui a mieux que lui représenté la suite d'imprudences et la responsabilité toujours plus grave qui résultent de l'irresponsable légèreté de l'écriture? Rien qui ne commence plus aisément. On écrit pour faire la leçon au monde tout en en recevant l'agréable renommée. Puis on se prend au jeu, on (p. 63) renonce un peu au monde, car il faut écrire et l'on ne peut écrire qu'en se cachant et en s'écartant. A la fin, «*plus rien n'est possible*»: la volonté de dépouillement se change en une dépossession involontaire, le fier exil devient le malheur de la migration infinie, les promenades solitaires l'incompréhensible nécessité de toujours aller et venir sans arrêt. Dans ce «*labyrinthe immense ou l'on ne lui laisse apercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égareront de plus en plus*», quel est le souhait dernier de cet homme si tenté d'être libre? "*J'osai désirer et proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer incessamment sur la terre, en m'expulsant successivement de tous les asiles que j'aurais choisis.*» Aveu riche de signification: celui qui s'enchantait de la plus grande liberté, disposant imaginativement de tout par une réalisation sans travail, supplie qu'on l'arrête et qu'on le borne, fut-ce pour le fixer dans une éternelle prison qui lui paraît moins insupportable que l'excès de sa liberté. Ou bien il lui faudra se tourner et se retourner dans l'espace de sa solitude, laquelle ne peut plus être que l'écho indéfiniment répété de la parole solitaire: "*Livré ô moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger...*» "*Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille...*» "*Seul, sans appui, sans ami, sans défense...*» "*Étranger, sans parents, sans appui, seul...*» (3)

"*Inventer un langage nouveau.*"

C'est lorsqu'il entreprend, par une initiative dont le caractère de nouveauté l'exalte orgueilleusement, de parler avec vérité de soi, que Rousseau va découvrir l'insuffisance de la littérature traditionnelle et le besoin d'en inventer une (p.64) autre, aussi nouvelle que son projet (4). Qu'a donc celui-ci de singulier? C'est qu'il n'entend pas faire le récit ou le portrait de sa vie. Il veut, par le moyen d'une narration cependant historique, entrant en contact immédiat avec lui-même, révéler cet immédiat

dont il a l'incomparable sentiment, se mettre tout entier au jour, passer dans le jour et dans la transparence du jour qui est son intime origine. Ni saint Augustin, ni Montaigne, ni les autres n'ont rien tenté de semblable. Saint Augustin se confesse par rapport à Dieu et par rapport à l'Église; il a cette Vérité comme médiatrice et il ne commettrait pas la faute de vouloir parler immédiatement de soi. Montaigne n'est pas plus sûr de la vérité du dehors qu'il n'est certain de son intimité vraie l'immédiat n'est probablement nulle part; l'incertitude est ce qui peut seul nous révéler à nous-mêmes. Mais Rousseau n'a jamais douté du bonheur de l'immédiat, ni de la lumière initiale qui est sa présence à soi et qu'il n'a pas d'autre tâche que de dévoiler pour rendre témoignage de lui-même et, plus encore, de la transparence en lui. De là la pensée que ce qu'il entreprend est sans exemple et peut-être sans espoir. Comment parler de soi, comment parler avec vérité de soi, comment en parlant s'en tenir à l'immédiat, faire de la littérature le lieu de l'expérience originelle? L'échec est inévitable, mais les détours de l'échec sont révélateurs, car ces contradictions sont la réalité de l'effort littéraire.

Rousseau, dans ses *Confessions*, voudra nécessairement tout dire. Tout, c'est d'abord toute son histoire, toute sa vie, ce qui l'accuse (et peut seul l'excuser), l'ignoble, le bas, le pervers, mais aussi l'insignifiant, l'incertain, le nul. Tache insensée qu'il ne commence qu'à peine, bien que ce commencement fasse déjà scandale, et pour laquelle il sent bien qu'il lui faudrait rompre avec toutes les règles du discours classique. En même temps, il a conscience que tout dire, ce (p. 65) n'est pas épuiser son histoire, ni son caractère, dans un impossible récit intégral, mais aussi bien chercher en son être ou dans le langage le moment de la simplicité première, ou tout est donné par avance, où le tout est possible. S'il ne cesse d'écrire sur lui-même, recommençant inlassablement son autobiographie à un certain moment toujours interrompue, c'est qu'il est incessamment et fiévreusement en quête de ce commencement qui lui fait toujours défaut quand il l'exprime, alors qu'il en a, avant toute expression, la calme, l'heureuse certitude. "*Qui suis-je?*" Ainsi débutent *Les Confessions* où il veut non seulement se montrer "*tout entier au public*", mais se tenir "*incessamment sous ses yeux*", ce qui va l'obliger à ne jamais cesser d'écrire, afin de rendre impossible "*la moindre lacune*", "*le moindre vide*". Puis viennent les *Dialogues* où celui qui a "tout dit", comme s'il n'avait rien dit, recommence à tout dire, sous cette contrainte: "*Si je tais quelque chose, on ne me connaîtra sur rien.*" Puis viennent les *Rêveries*: "*Que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher.*" Si écrire est bien l'étrange passion de l'incessant, qui nous le découvre mieux que cet homme las d'écrire, persécuté par la parole et, défié de se taire, jetant encore "*à la hâte sur le papier quelques mots interrompus*" qu'à peine il a "*le temps de relire, encore moins de corriger*"?

Ce qui importe, ce n'est donc pas le tout tel qu'il se déploie et se développe dans l'histoire, fût-ce celle du cœur, c'est le tout de l'immédiat et la vérité de ce tout. Ici, Rousseau fait une découverte qui l'aide dangereusement. La vérité de l'origine ne se confond pas avec la vérité des faits: au niveau où elle doit se saisir et se dire, elle est ce qui n'est pas encore vrai, ce qui du moins n'a pas de garantie dans la conformité avec la ferme réalité extérieure. Nous ne serons donc jamais sûrs d'avoir dit cette sorte de vrai, sûrs au contraire d'avoir toujours à la dire à nouveau, mais nullement convaincus de fausseté s'il nous arrive de l'exprimer en l'altérant et en l'inventant, car elle est plus réelle dans l'irréel (p. 66) que dans l'apparence d'exactitude où elle se fige en perdant sa clarté propre. Rousseau découvre la légitimité d'un art sans ressemblance, il reconnaît la vérité de la littérature qui est dans son erreur même, et son pouvoir qui n'est pas de représenter, mais de rendre présent par la force de l'absence créatrice. "*Je suis persuadé qu'on est toujours très bien peint lorsqu'on s'est peint soi-même, quand même le portrait ne ressemblerait point*". Nous ne sommes plus dans le domaine de la vérité, note Starobinski, nous sommes désormais dans celui de l'authenticité. Et voici son remarquable commentaire: "La parole authentique est une parole qui ne s'astreint plus à imiter une donnée préexistante: elle est libre de déformer et d'inventer, à condition de rester fidèle à sa propre loi. Or cette loi intérieure échappe à tout contrôle et à toute discussion. La loi de l'authenticité n'interdit rien, mais n'est jamais satisfaite. Elle n'exige pas que la parole *reproduise* une réalité préalable, mais qu'elle *produise* sa vérité dans un développement libre et ininterrompu".

Mais quelle littérature, abritant cette parole, pourra en préserver la spontanéité créatrice? Il n'importe plus d'écrire bien, avec soin, dans une forme constante, égale et réglée, selon l'idéal classique d'après lequel on fait les livres. "*C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je veux travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure... Je prends... mon parti sur le style comme sur les choses. Je ne m'attacherai point à le rendre uniforme; j'aurai toujours celui qui me viendra, j'en changerai selon mon humeur sans scrupule, je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans*

*recherche, sans gêne, sans m'embarrasser de la bigarrure... Mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire.*" Cette dernière indication est frappante. Rousseau voit parfaitement que la littérature est cette manière de dire qui dit par la manière, comme il voit qu'il y a un sens, une vérité et comme un contenu de la forme (p. 67) où se communique, malgré les mots, tout ce que dissimule leur trompeuse signification.

Écrire sans soin, sans gêne et sans recherche, ce n'est pas si facile, Rousseau nous le montre par son exemple. Il faudra attendre que, selon la loi du redoublement de l'histoire, au Jean-Jacques tragique succède le Jean-Jacques comique pour que le manque de soin, le sans-gêne et le bavardage prennent enfin place avec Restif dans la littérature, et le résultat ne sera pas très convaincant. Ce qui a gêné Rousseau dans son projet de livrer la matière brute de sa vie en laissant au lecteur le soin de faire lui-même avec ces éléments un ouvrage -dessein essentiellement moderne (5)-, c'est que, malgré lui, dans ce procès incompréhensible qu'il sent son existence devenir, sous la menace d'une condamnation inacceptable, il ne peut s'empêcher de plaider et de faire appel aux qualités oratoires de la littérature classique (quand on est devant un juge qu'il faut convaincre, il faut bien se servir du langage de ce juge, qui est la belle rhétorique). A moins que, dans le cas de Rousseau, si doué pour l'éloquence, il ne faille renverser la situation et dire que -dans une certaine mesure, bien entendu- cette idée d'un procès qu'on lui fait, d'un jugement auquel il est livré et d'un tribunal devant lequel il lui faut incessamment se justifier en se racontant sans cesse, lui est imposée par la forme de la littérature où il excelle et dont sa pensée subit jusqu'à la hantise des exigences processives. En ce sens, c'est bien le dédoublement, la discorde entre la parole littéraire, encore classique et cicéronienne, justificatrice, soucieuse et fière d'être juste -et la parole originelle, immédiate, injustifiée mais ne relevant d'aucune justice, ainsi fondamentalement innocente, qui expose l'écrivain à se sentir tour à tour Rousseau et Jean-Jacques, puis à la fois l'un et l'autre dans une dualité qu'il incarne avec une admirable passion.

(p. 68) *La fascination des extrêmes.*

L'un des livres les plus sûrs consacrés récemment à la pensée de Rousseau est celui de P. Burgelin (6). La difficulté qu'ont éprouvée tous les commentateurs -les uns en s'en réjouissant, les autres en y remédiant- à donner de la cohérence à un ensemble de recherches qui a seulement l'apparence d'être systématique, s'explique, on le voit dans ce livre, de bien des manières. Je crois que l'une des explications, c'est que les pensées de Rousseau ne sont pas encore des pensées: leur profondeur, leur inépuisable richesse et l'air de sophisme que leur trouvait Diderot viennent de ce qu'au niveau de la littérature où elles s'affirment, elles désignent ce moment plus originel, lié à la réalité littéraire, cette exigence d'antériorité qui leur interdit de se développer en concepts, leur refuse la clarté idéale et, chaque fois qu'elles cherchent à s'organiser en une synthèse heureuse, les arrête et les livre à la fascination des extrêmes. Constamment nous sentons qu'une interprétation dialectique des idées de Rousseau est possible: dans le *Contrat*, dans *Émile* et jusque dans *Julie*, mais constamment nous pressentons que la révélation de l'immédiat et la dénaturation de la vie réfléchie n'ont de sens que par l'opposition où elles se définissent dans un conflit sans issue. On dira que c'est la maladie qui fige la pensée de Jean-Jacques dans une antithèse immobile. Je dirai que cette maladie est aussi la littérature dont, avec une ferme clairvoyance et un fort courage, il a discerné toutes les prétentions contradictoires, absurdes si on veut les penser, insoutenables si on les accueille. Quoi de plus déraisonnable que de vouloir faire du langage le séjour de l'immédiat et le lieu d'une médiation, le saisissement de l'origine et le mouvement de l'aliénation ou de l'étrangeté, la certitude de ce qui ne fait que commencer, et l'incertitude de (p. 69) ce qui ne fait que recommencer, la vérité absolue de ce qui, pourtant, n'est pas encore vrai? Cette déraison, on peut essayer de la comprendre et de la mettre en ordre, on peut l'accomplir en de beaux ouvrages, on peut la vivre en une bizarre passion. Le plus souvent, ces trois rôles sont distincts. Rousseau, qui est le premier à les concevoir, est l'un des seuls à les réunir, suspect désormais au penseur comme à l'écrivain pour avoir voulu sans prudence *être* l'un par l'autre.

Notes

(1) Jean Starobinski: *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle.*

(2) "*Rien ne me fatigue tant que d'écrire, si ce n'est de penser.*"

(3) Starobinski remarque que la forme même de ces stances de l'obsession donne "concrètement l'impression du manque d'appui, de l'absence de prise sur les choses".

(4) *"Il faudrait, pour ce que j'ai à dire, inventer un langage aussi nouveau que mon projet."*

(5) *"C'est à lui (au lecteur) d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent: le résultat doit être son ouvrage."*

(6) Pierre Burgelin: *La Philosophie de l'existence de J.-f Rousseau.*